

Hervé Bauer

TRANSFUSION

Je me fais un sang d'encre. Je n'en sus d'abord rien. Il y avait bien cette sourde inquiétude, cette angoisse diffuse. Les battements de mon cœur se précipitaient. Ma bouche était sèche et j'avais du mal à déglutir. Il advint que je ne pus réprimer le tremblement de mes mains. J'étais en nage. Ces désagréments survenaient dès que je me mettais à ma table pour écrire et durèrent des jours. Puis tout sembla rentrer dans l'ordre. Mais je ne parvenais pas à me défaire d'un certain pressentiment. Comme si je m'attendais à ce qu'un coup me fût porté. Seulement, j'ignorais d'où il viendrait et en quoi il consisterait. Je craignais le pire. C'est dans cet état d'esprit que, depuis, je m'assois chaque jour pour entreprendre d'écrire, d'écrire malgré tout. La tête rentrée dans les épaules, en prévision de ce qui doit fondre sur moi. Il ne se peut pas, on s'en doute, que, dans ces conditions, mon écriture ne s'en ressente, mes phrases, pour ainsi dire, soustraites, arrachées à la menace. Il en résulte je ne sais quoi de sombre et d'étouffant qui est la marque de mes derniers écrits, tant, du moins, que je ne triompherai pas de mon actuelle disposition nerveuse. Et c'est vainement, pour l'heure, que je prétends commander à mon cœur ou à mes mains. Je ne consulte pas moins inutilement ma raison, impuissante à vaincre une propension à tout interpréter en tant que présage. J'en suis là de ma vie d'écrivain rassis et cependant sujet à des peurs d'un autre âge.

J'hésite au moment de poursuivre. Le courage me manque. Ce que j'ai à dire est si fantastique que je peux redouter de n'être pas cru. Il serait, en somme, tellement naturel de mettre mon témoignage sur le compte d'un cerveau dérangé, victime d'hallucinations. C'est ainsi que les esprits forts discréditent les extases et les visions. Mais moi, ma déclaration, je pourrais la faire, sans ambages, sous serment. Mon idée, plus j'y pense, est qu'il y a dans ce qui m'arrive, une logique et une signification qui, pour peu qu'on s'efforce d'en bien juger, peuvent amener à ajouter foi à mon propos, quelque incroyable qu'il soit. Mais je recule encore devant l'aveu de la vérité. Il y entre décidément trop d'in vraisemblance, trop d'obscurité dont j'ai bien conscience qu'elles offusquent cela que je veux mettre sous les yeux. Et comment passer outre à ces premières et rebutantes impressions pour, dessillé, voir du jamais vu ?

Sur le coup, j'ai eu du mal à me rendre à l'évidence. Mon premier mouvement fut de douter, non seulement de mes sens, mais encore de mon simple bon sens. J'ai senti vaciller ma raison. La chambre et les choses familières autour de moi étaient soudain frappées d'étrangeté, d'éloignement, comme si j'étais abandonné là et dépouillais mon ancien corps ; seul, maintenant, et tout entier résumé à ma peur. Les symptômes s'en accentuant jusqu'aux spasmes. J'avais à peine eu le temps de commencer une phrase que je pressentais dangereuse et qui m'exposait entièrement qu'une tache d'encre l'interrompait, due sûrement à une fuite de mon stylo. Un incident sans grande portée. Une fois l'encre séchée et mes doigts essuyés, je me suis rappelé que, auparavant, je m'étais piqué au doigt dans la roseraie. J'en ressentais encore l'infime brûlure. J'ai recommencé à écrire pour bientôt m'apercevoir qu'une goutte perlait à mon index. Ce ne pouvait être qu'une goutte de sang... sauf que ce sang, mon sang, n'était plus rouge comme un minuscule rubis, mais noir, d'un noir d'encre ; et à chaque fois que je l'ôtai, la goutte de nuit se reformait. Ce n'était pas mon stylo qui fuyait, mais moi qui perdais de l'encre...Ce qui se passait ? Je me faisais, littéralement, un sang d'encre.

Cela a tout l'air d'une transfusion. Elle s'est opérée à mon insu, mystérieusement. Dans mon sommeil ? Ce qui expliquerait que je n'ai rien senti, la substitution échappant au dormeur, comme la souple déambulation du voleur dans la maison. Sans que rien ne le laisse prévoir, ni qu'aucun signe avant-coureur ne l'annonce, mon sang se changeait en encre. Cela se produisit-il soudainement ou, au contraire, exigea-t-il du temps ? Mais, dans un cas comme dans l'autre, comment un si formidable événement a-t-il pu avoir lieu, sans que j'en ressente, peu ou prou, le brusque surgissement ou le lent processus ? Il est vrai qu'on ne prend généralement pas garde au mouvement de son sang. Mais, peut-il en aller de même pour cette transmutation, en quelque sorte, philosophale ? Ainsi, le rythme cardiaque ne devrait-il pas, qu'il s'accélère ou se ralentisse, en être modifié ? Et que de l'encre, au lieu de sang, coule dans les veines, est-il sans conséquence sur celles-ci qui charrient maintenant ce sombre liquide ? Ne faut-il pas aussi s'attendre à ce que l'encre monte à la tête ? Et si je me regarde dans une glace, mes yeux ne seront-ils pas injectés d'encre ? Tout cela est-il appelé à durer ? Si je m'incise la peau et répète l'opération, j'aboutis au même résultat : il en sort un même écoulement noir, comme un sang mélancolique. Je n'ose pas, effrayé, me lever de ma chaise. J'ai tout juste assez de courage pour reprendre ma phrase là où je l'ai laissée. Mais, à peine ai-je tracé quelques mots que je m'entends dire : « Tu l'as bien cherché, à la fin. » De quoi donc me suis-je rendu coupable ? Et mon sang d'encre en est-il le châtiment ?

Bien sûr, j'ai tout de suite pensé qu'un lien devait exister entre l'écrivain que je suis et ma présente mésaventure. Moi qui prétendais qu'écrire était tremper sa plume dans son propre sang ! On ne recourt pas impunément à de certaines images. On ne manipule pas impunément des substances méphitiques. C'est pourquoi j'incline à penser que je souffre d'un mal sans nom et dont les conséquences ne sont pas plus connues que le remède. Je suis celui qu'un sang d'encre condamne à écrire. C'est mon tourment. Tant que mon encre ne se figera pas dans mes veines. Jusqu'à la rigidité cadavérique de ma dernière phrase. Et comment écrirais-je, désormais, sans constamment me rappeler qu'un même sang bouleversé irrigue mes membres et noircit mes pages ? Cependant, il me semble qu'autre chose encore pourrait expliquer une manifestation si extraordinaire. C'est l'attrait que, de longtemps, a exercé sur moi la nuit dont j'ai toujours voulu hâter la venue au temps béni de l'hiver. J'écris dans le halo de la lampe, cerné par la nuit, d'un noir d'encre, dit-on, où je m'éteindrai. Ainsi, écrivant et appelant la nuit, j'accomplis mon œuvre au noir. Ou bien, j'assiste à une éclipse totale de sang.

Seul, je n'ai personne à qui confier mon secret. Mais je me suis assuré que rien d'anormal ne transpirait au dehors de ma transformation interne. L'instant de la découverte passé, comme une accalmie a suivi. Même si je tressaille encore parfois. Mais n'était-ce pas déjà le cas avant que, ce qu'il faut bien appeler le mal, ne se déclare ? Chez moi, je me surveillais moins, sans dire pour autant que je me laissais aller. Les entrailles maternelles m'ont pétri dans la peur. Il faudrait chercher de ce côté une explication supplémentaire à ce dont je suis le théâtre chamboulé. Ce n'est pas que j'ai à craindre qu'on ne me croie pas - une preuve pourrait facilement être produite - non, je redoute plutôt le regard effaré de celui à qui j'avouerais ma stupéfiante anomalie. Qui me prêterait une oreille attentive, amicale, n'aurait d'autre parti à prendre, devant une telle révélation, que de se détourner de moi. Si seulement il se pouvait que, par le monde, existe un autre malheureux, pareillement affligé, je me sentirais moins

seul, moins monstrueux, et presque consolé. Mais il ne faut pas y songer. Il ne me reste donc plus qu'à tâcher de surnager dans les noirs remous de l'encre.

On doit continuer à ignorer ce qu'il en est de moi. Mais je vois si peu de monde, la plupart du temps solitaire, que je n'ai pas souvent à m'occuper de mon aspect extérieur. Quoique, même seul, je m'emploie à ne pas céder à la frayeur. D'un autre côté, celle-ci, loin de seulement m'empêcher d'écrire, m'entraver, ce qui ne manque pas d'arriver au paroxysme de mes crises, me pousse à avancer sans me retourner. On n'en a jamais fini avec le mot de la fin. C'est dire la douleur de se frayer encore une phrase. Le sang malmené y macère et tourne à l'encre... Tandis que je descends les marches d'une nuit opaque et sans étoiles. C'est elle qui luit obscurément au fond de l'encrier où je vais puiser mon prochain cauchemar.

Je doute si je ne vais pas, écrivant, m'affaiblir, comme si j'épuisais mes réserves d'encre, dans un insensible et inexorable épanchement... Je meurs goutte à goutte et j'appelle cela vivre. Lorsque j'arrête là le travail de la journée ou de la nuit, harassé, est-ce de l'accumulation des heures ou de la déperdition en cours ? Quand je me coupe volontairement, pour voir, la substance noire s'écoule normalement ; rien d'une hémorragie ! Mais qu'en est-il pendant que j'écris, rature ? Je n'en sais rien. Mais tout cela n'est vrai qu'autant que j'accepte l'image de la plume trempée dans le sang. Ce qui n'a rien à voir avec la réalité, mais ne concerne que la seule vérité. Il se peut que la folie commence quand on délaisse la première pour ne se consacrer plus qu'à la seconde. Du sang peut réellement jaillir de mes plaies mais, véritablement, c'est de l'encre. Et moi qui prétendais donner une preuve matérielle de mon étrange maladie ! Mais je m'embrouille. Dorénavant, je m'en tiendrai à ma stricte expérience et opérerai pour une ligne de conduite telle, qu'elle m'assure de ne jamais déroger à la sommation qui me fait comparaître ici.

C'est à ne me dérober pas que je dois le tour empressé de mon style. Une hâte mortelle, qui ne date pas de mon infection, me chasse successivement des bastions de fortune de mes vocables ; depuis que j'en pâtis, me moleste. Je me figure prendre en marche le destin d'une phrase... Elle laisse derrière elle un appel d'air, sa béance ventée de parloir. Et l'encre bat à mes tempes. Conséquemment, une fugue noire double mon récit. Je ne suis plus que le véhicule des souffles qui me terrassent, m'exhaussent. Acculé à quelque victorieux désastre. Orphique, ma voix, son aboiement de caverne, va me mettre en pièces. Mais je vendrai chèrement ma peau. A moins que, exaspéré, je n'en vienne aux mains avec moi, versant, dans la rixe, l'urne où je me tais déjà.

Croyez que, si je méditais de m'ouvrir les veines, c'est de l'encre qui en sortirait.

©Hervé Bauer

Le livre auquel appartient ce récit, "Manière noire", paraîtra en septembre prochain, aux éditions Hippocampe..